CRITIQUE, enregistrement événement. Louis COUPERIN : 16 Préludes non mesurés. Denis Levaillant, piano (première mondiale, DLM éditions)

Défricheur, explorateur, expérimentateur, on ne présente plus le compositeur et pianiste Denis Levaillant. Artiste polyvalent, le pianiste se révèle sur le métier de Louis Couperin (1626-1661), interprète et inventeur. Le cadre des *Préludes non mesurés* de Couperin permet cette liberté interprétative qui place l'interprète tel un re-créateur dont le geste libre et inspiré n'a d'autre dessein que le respect de l'esprit de la musique et la cohérence des options choisies pour l'exprimer. Dans les faits, Denis Levaillant propose avec raison une tradition déjà acceptée et même recherchée chez Rameau : jouer Couperin

au piano. Il était même temps ; gageons qu'ici, le claviériste agisse en visionnaire.

D'autant que la mécanique sonore du clavier moderne se prête idéalement à l'esthétique même des Préludes : la richesse harmonique (présence des basses dans le médium), comme l'acuité renouvelé des récitatif, leur portée déclamatoire,… sont d'autant plus réussis qu'ils accréditent l'approche dans son ensemble.

Première mondiale
Denis Levaillant joue Couperin au piano

Du reste, le compositeur aborde un terreau connu et déjà analysé, précisément dans son livre sur l'Improvisation musicale (1980), où Couperin figurait comme un cas exemplaire, qui (r)appelle l'improvisation. Une improvisation proche de la respiration et du naturel de la langue parlée, qui rétablit le cheminement et la structure même des 16 Préludes « non mesurés ». Le fait que l'interprète ne vienne pas des cénacles baroques, parfois corsetés par les règles édictées, irrévocables, de l'approche historiquement informée, renforce l'intérêt de l'enregistrement ; Denis Levaillant en outre maîtrise toute la technique du jazz improvisé. Une dynamique fluide, une rythmique libre, une pulsion basique régénérée… nourrissent ici une approche qui respire, nuance, … rétablit le sens, tout en respectant le style baroque français du XVIIè (déclamation, articulation, ornementation…)… soulignant chez Louis, les signes du génie poète et conteur, qui exprime sans décrire. Ainsi c'est le flux improvisé qui exprime le caractère de chaque pièce. Très inspiré, le pianiste réorganise les Préludes en groupes selon la tonalité et la

logique des modulations : d'abord en do majeur (n°9), puis sol mineur (n°3), ré majeur (n°2), la mineur (n°6A)… Le parcours sonore, dans ses modulations enchaînées et fluides, questionne, sonde, introspecte… tende vers une abstraction hors du temps et de l'espace (divagation éthérée mais très architecturée du Prélude 15, le plus développés la fois acteur et méditatif).

En déplaçant la tradition du Prélude, avant réservée au luth, Couperin offre au clavier, un cadre nouveau, riche en possibilités expressives et aussi techniques. Le compositeur offre à l'interprète un terrain où la liberté du geste doit trouver son équilibre, tout en s'appropriant des ressources inédites, comme ce que souligne Denis Levaillant, le goût des harmonies rares, dissonantes, – comme déjà évoqué, dans la tenue des basses (d'autant plus que sur le clavier moderne, les basses sont amples, rondes, puissantes).
De même, le pianiste joue comme s'il sculptait la matière musicale en perpétuelle modulation, couplée à un mouvement imitatif constant (Prélude n°9 en ut). Le relief de telles dissonances rehausse la vitalité linguistique du flux et fait de chaque Prélude, un joyau dramatique d'une richesse secrète en première écoute, et qui se révèle, onctueuse, caressante, intérieure dès la seconde écoute (grâce à la ductilité restaurée du chant de la main droite).

S'appuyant surtout sur l'édition de Moroney, Denis Levaillant rend explicite et audible, l'élégance de chaque courbe inscrite sur la partition (qui indique chaque note tenue) et aussi rend lisible les signes de « legato » (en réalité l'équivalent des barres de mesure). S'en dégage une lecture intime, librement narrative, toujours cohérente qui exprime en son coeur, l'équilibre et l'élégance solaire du divin Louis Couperin. Compositeur réservée, toujours mesuré, capable pourtant d'envolées fulgurantes, – dont le jaillissement semble improvisé, Couperin gagne à travers ses 16 Préludes ainsi réalisés, une vitalité renouvelée qui allie souveraine

pudeur mais créativité sans entrave (en cela un point d'équilibre est atteint dans le sublime chant du Prélude 13) : « … *quand j'interprète, je suis en situation de créateur: je dois penser comme le compositeur au point de ressentir son écriture comme la mienne. Couperin n'est donc pas un détour. C'est une nouvelle entrée dans ce même univers* », précise Denis Levaillant, dans l'entretien qu'il nous a réservé. LIRE l'intégralité de l'entretien avec Denis Levaillant à propos de son enregistrement des Préludes non mesurés de Louis Couperin : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-denis-levaillant-a-propos-de-son-nouvel-enregistrement-dedie-aux-preludes-non-mesures-de-louis-couperin/

Pour ses 400 ans, Louis Couperin dit « le Grand », ne pouvait espérer meilleur ambassadeur.

CRITIQUE, enregistrement événement. Louis COUPERIN : 16 Préludes non mesurés. Denis Levaillant, piano (DLM éditions) – parution : le 29 août 2026 – Plus d'infos sur le site de Denis Levaillant : https://www.denislevaillant.net/DL_FRE/ – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026



entretien

ENTRETIEN avec Denis LEVAILLANT, à propos de son nouvel enregistrement dédié aux Préludes non mesurés de Louis Couperin | ClassiqueNews
https://www.classiquenews.com/entretien-avec-denis-levaillant-a-propos-de-son-nouvel-enregistrement-dedie-aux-preludes-non-mesures-de-louis-couperin/



Pour ses 400 ans en 2026, Louis Couperin (1626 – 1661), en partie éclipsé par son neveu François, méritait bien un éclairage original et personnel. Pari relevé et réussi par le compositeur et pianiste Denis Levaillant qui a enregistré les fameux Préludes « non mesurés » au piano : à l'interprète de réaliser le corpus légué par le compositeur baroque, l'un des plus audacieux et aussi des plus emblématiquement français qui soit… Familier du jazz et de l'improvisation, Denis Levaillant aborde les Préludes en en soulignant l'essence expérimentale, la vivacité comme la liberté inventive. Jamais le geste n'a paru aussi juste et pertinent, le pianiste privilégiant toujours l'esprit du jaillissement et de l'imagination comme source d'une dramaturgie « cinématique »…

présentation

LIRE aussi **notre présentation annonce du cd Louis COUPERIN** : Préludes non mesurés. **Denis Levaillant**, piano (1 cd DLM éditions)



LOUIS COUPERIN : Préludes non mesurés, Première intégrale mondiale des Préludes non mesurés sur un piano de concert moderne… À l'occasion des 400 ans de sa naissance, le pianiste Denis Levaillant présente le premier enregistrement intégral au piano des Préludes non mesurés de Louis Couperin (dans l'édition de Davitt Moroney) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-louis-couperin-preludes-non-mesures-danis-levaillant-piano-1-cd-dlm-editions/

CD événement, annonce. Louis COUPERIN : Préludes non mesurés. Denis Levaillant, piano (1 cd DLM éditions)

LOUIS COUPERIN : *Préludes non mesurés*, Première intégrale mondiale des Préludes

non mesurés sur un piano de concert moderne… À l’occasion des 400 ans de sa naissance, le pianiste Denis Levaillant présente le premier enregistrement intégral au piano des Préludes non mesurés de Louis Couperin (dans l’édition de Davitt Moroney).

Le corpus ainsi abordé est l’une des plus étonnantes inventions du XVIIe siècle : entièrement écrite, mais presque improvisée ; libre de toute barre de mesure et de toute notation rythmique ; suspendue dans un temps mouvant qui demeure aujourd’hui d’une saisissante modernité, et à la discrétion de l’interprète.



1626-2026 : 400 ans de Louis Couperin … Compositeur et improvisateur, **Denis Levaillant** aborde l'ensemble des partitions comme des partitions ouvertes, à réinventer à chaque lecture. Leur liberté de déclamation, leur richesse harmonique, leur jeu de résonances trouvent sur **le grand piano de concert Yamaha CFIIIS**, une nouvelle profondeur sonore, une parure contemporaine qui rehausse encore leur profonde et essentielle modernité.

Quatre siècles après sa naissance, Louis Couperin apparaît plus que jamais comme notre contemporain. Au XVIIe siècle cette musique était futuriste. Aujourd'hui elle le demeure plus que jamais.

CD événement, annonce. Louis COUPERIN : Préludes non mesurés. Danis Levaillant, piano (1 cd **DLM éditions**) – Sortie annoncée **le 29 août 2026**.

COMPTE-RENDU, critique concert. MARSEILLE, Mars en Baroque, le 1er mars 2020. Louis Couperin. Aymes, Duo Coloquintes…

COMPTE-RENDU, critique concert. MARSEILLE, Mars en Baroque, le 1er mars 2020. Louis Couperin. Aymes, Duo Coloquintes… Sur la petite estrade en attente des musiciens, deux instruments. Verticale comme une caravelle dressée sur sa poupe, manche en volute interrogative, miel de la coque : la viole de gambe. Posé sur une chaise, petit vaisseau à fond plat, le mât de son manche terminé par la cambrure en figure de proue de dragon de drakkar, un violon ambré. Instruments tels des navires à l'échelle de la main, du bras, en espoir d'une onde sur laquelle voguer.

Mars en Baroque 2020
LE MIEL, L'AMBRE ET L'ARGENT

Le salon du jeune Louis XIV
Louis Couperin (v.1626-1661)
Préludes, suites et fantaisies



IMPRESSIONS, SENSATIONS D'UN SALON… De l'ombre de l'invisible tribune perchée, l'or sombre de l'orgue éclate en trombe, tombe, s'alentit, se répand, emplit en prélude de large pluie la salle ou salon, s'apaise en nobles vagues contre les murs, ondulations solennelles aux écumeuses franges frisées de molles volutes inachevées du rêve de trilles en acanthes d'architecture sonore. Sur un tapis feutré, des pas mystérieux pourchassent la fuite des empreintes sonores, les vrilles de trilles s'étirent pour n'être plus qu'un onduleux et langoureux tremblé effacé aux bords à peine frissonnants de l'ombre. Puis **Jean-Marc Aymes** enchaîne, déchaîne la seconde fugue, clameur de cuivre éclatant, solaire lumière fuyante poursuivie de rayons et jamais rattrapée à l'orée effacée du silence.

Aymes, descendu de sa tribune et gagnant son clavecin, rejoint le **Duo Coloquintes**, **Mathilde Vialle**, viole de gambe, et **Alice Julien-Laferrière**, violon. Salon intime où l'on cause, amicalement, la violoniste et le claveciniste expliquant en termes simples la suite du programme, des pièces transcrites, pratique du temps, d'un instrument à un autre, du clavier pincé à la corde frottée, même si Louis Couperin fut aussi violiste, Suitesde danses, organisées ou, plutôt, classées par tonalités, invitation à l'interprète à faire son choix et l'on se hasardera à ajouter que l'alternance de temps vifs et lents régit les enchaînements, trait baroque d'autant plus simple et naturel que ce sont des danses. Dans leurs pas, même compassées de hiératique noblesse, elles n'ont pas perdu leur empreinte paysanne et provinciale, se partageant encore entre « hautes » et « basses danses », dont la rusticité populaire, même épurée pour le salon noble, requièrent des mouvements exigeant agilité physique et repos. Cas exemplaires, les piquantes danses picaresques espagnoles condamnées, vainement, par l'Inquisition, chaconne et sarabande, cette dernière

gardant de sa pittoresque origine l'expression « faire la sarabande ». Mais exception, échappant à l'assagissement, le volage et volant canari, haute et sautillante danse avec, au départ, castagnettes aux mains et grelots aux chevilles, que le Cardinal de Richelieu dansa pour complaire à la reine espagnole Anne d'Autriche. Et sait-on que, formée par son père, le célèbre luthiste libertin Henri de Lenclos, Ninon, sans ressources, se fit un nom d'abord en virtuose de la sarabande avant de devenir la célèbre courtisane spirituelle et distinguée, mais chassée du Marais pour ses scandales et son libertinage érotique et religieux qui choquaient la Régente. Enrichie par le commerce de ses charmes, sur le tard, elle se gagna la respectabilité par son esprit, son luth, et ce fut un passage obligé artistique et mondain que son salon.
C'étaient les rives et dérives de l'Histoire que m'évoquait ce salon musical où planait l'ombre du jeune Louis XIV, entouré affectueusement par sa mère Anne d'Autriche et son protecteur parrain Mazarin, accueillant avec bienveillance Louis Couperin dont la Suite en la, pour nous, s'ouvrait par une « Simphonie » englobante, suivie d'une joyeuse « Piémontaise », une cocasse causerie entre la voix mâle, mielleuse, onctueuse de la viole de gambe, auréolée du babillage volubile, féminin, du violon enrubanné, ailé comme un oiseau. La « Sarabande » suivante et savante, vague motif nostalgique de la Folie d'Espagne : délicatement déployés, drapés somptueux, voluptueux, doucement insidieux des invites amoureuses de la gambe grave et, par-dessus, broderies langoureuses, caresses sensuelles du violon consentant qui, talent de l'instrumentiste et miracle de sa couleur ambrée répondant ou se répandant au son, nous semblait sonner avec une doucereuse largeur, de l'ambre au miel. La binaire gaité d'une « Gavotte » populaire ensoleillait la parenthèse ombreuse de la noble sarabande et cette Suite en laétait couronnée d'un ternaire « Menuet du Poitou » tourbillonnant qui, même attifé et affûté à la cour, n'avait pas oublié son origine paysanne ni son savoureux accent poitevin hérité du branle. Cette pièce sera donnée en bis par Mathilde Vialle et

Alice Julien-Laferrière dont les cordes frottées sont secondées par celles, pincées, du clavecin mousseux de Jean-Marc Aymes.

Moment puissant qui illustrait au mieux cette ductilité du passage, alors usuel, d'un instrument à l'autre que réprouve la manie craintivement livresque de notre époque, attachée à l'excès à la lettre au point d'en oublier l'esprit, ce magnifique début de la Suite en ré, « Ad cenam Agni providi » ('L'Agneau nous convie à sa table') mal transcrit en le fautif « Coenam », souvenir du grégorien pour le temps pascal, que les cordesintimes faisaient noblement sonner comme des orgues : juste politesse à ce grandiose instrument qui sait jouer les plus modestes.
Autre saisissant passage, au clavecin cette fois, présenté par Aymes, **le Tombeau de Mr. de Blancrocher**, ou Blancheroche, célèbre luthiste fameux de son temps, mort accidentellement d'une chute dans son escalier. Il serait aujourd'hui oublié sans l'hommage du Tombeau que son ami Froberger, alors chez lui à Paris, lui dédia, pièce figurative qui finit brutalement comme un trébuchement dans les escaliers. Le Tombeaude Couperin sonne aussi de façon représentative, allure accablée d'un funèbre cortège, dissonances douloureuses, scintillement de larmes perlées, sonnerie de glas et gamme descendante de la déploration comme la descente vers l'ombre des marches fatales.
On ne détaillera pas toutes les finesses intimistes de ce concert, il nous faisait rêver, entrouvrant des pans de la mémoire par les sons et les sens convoquée, suscitant des images de musique et lumière, voix dorées des cordes frottées, auréolées des efflorescences argentines du clavecin, dont le ruissellement des cordes pincées élevait une vaporeuse écume, le halo d'une poussière lumineuse, musicale d'une infinie délicatesses.

Mars en Baroque, Marseille, Temple Grignan, 1 mars 2020
Le salon du jeune Louis XIV (Louis Couperin)
Jean-Marc Aymes, orgues et clavecin – Duo Coloquintes : Alice Julien-Laferrière, violon ; Mathilde Vialle, viole de gambe.

On retrouve avec bonheur le **Duo coloquintes** dans leur dernier disque, ***Couperin en tête-à-tête***, label Seulétoile, avec des pièces également de Debuisson et une belle Suite en sol anonyme. On saluera le texte original de présentation de Loïc Chahine, sous forme d'un dialogue entre deux personnages anonymes à grand renfort d'érudites citations de latin, selon l'usage savant ou pédant de l'époque (on n'a qu'un texte en latin très court sur Blancrocher…). Nous les identifierons comme Froberger et Couperin par leur décision de consacrer un Tombeau à feu M. de Blancrocher mort accidentellement, avec l'ambition de surpasser celui que Gaultier consacra à l'Enclos. En fait, je me permets de préciser qu'on écrivait Lenclos ou, plus justement Lanclos), dont je rappelle qu'il fut un turbulent et célèbre luthiste, père de la plus tard célébrissime Ninon dont je parle plus haut, esprit fort, libertin (athée) qui instruisit sa fille tant dans le luth que dans le libertinage intellectuel et physique. Assassin du mari de sa maîtresse il dut fuir en Savoie mais ses amis ne l'oublièrent pas.
Si je rappelle encore le luthiste, poète satirique et remarquable écrivain picaresque **Charles Dassoucy (1605-1677)**, amant de Cyrano qui le menaçait de mort après une trahison, collaborateur de Molière, emprisonné plusieurs fois et frôlant le bûcher pour homosexualité, fuyant en Italie, dont Faenza

vient d’exhumer la seule musique qui nous reste de lui, nous n’avons, en évoquant ces extraordinaires personnalités et artistes, qu’une faible idée de la richesse artistique et intellectuelle foisonnante et fougueuse, de cette société libertine de la première moitié du XVIIe siècle français que la défaite des Frondes, la Cabale des Dévots réactionnaire et l’absolutisme de Louis XIV va réduire au silence, mais sans doute « avec une idée de derrière la tête » comme conseillait Pascal lui-même, soumis au nouvel ordre moral, ou sous cape d’hypocrisie comme le Dom Juande Molière, lui-même victime des nouveaux Tartuffes.

Décidément, cet obscur Charles Fleury, Sieur de Blancrocher, dont la qualité devait être grande à en juger par celle de ses amis, est également célébré par un très beau disque de Pierre Gallon au clavecin, label Encelade, intitulé Blancrocher-L’Offrande.N’ayant laissé qu’une pièce manuscrite pour luth, interprétée ici par le luthiste Diego Salamanca, Blancrocher, bien présenté par Gallon, était un fameux collectionneur d’instruments. Il nous demeurerait à jamais obscur s’il n’avait eu la chance d’être immortalisé non seulement par les deux Tombeaux de Froberger et Couperin mais également par ceux d’autres musiciens de ses amis comme Gaultier et Dufaut qui ne déméritent pas à côté, et parfaitement servis dans ce disque.

Rappelons que Ravel, en pleine Grande Guerre, désespéré d’avoir été démobilisa, entre 1914 et 1917, composa unTombeau de Couperin, on ne sait si pensant à Louis ou à François.